

enfants de familles pauvres et monoparentales sont accueillis, leur scolarité entièrement prise en charge. Le niveau scolaire de l'école est excellent et les résultats, considérables. L'établissement est désormais reconnu nationalement et André Agassi rêve d'en faire un modèle pour tout le système éducatif américain. Outre un centre pour enfants abusés, Agassi a, par ailleurs, récolté des fonds pour bâtir une résidence accueillant des enfants médicalement fragiles.

C'est aussi pour eux qu'André Agassi a publié *Open*. Pour leur éviter certains des pièges dans lesquels il admit être tombé. Dans *La Maîtresse de Brecht*, prix Goncourt 2003, Jacques-Pierre Amette écrivait : « C'est sa vulnérabilité révélée, écrite, répétée, ressassée qui nous le rend si proche et si vrai. » Cette phrase aurait pu aussi bien s'appliquer à Agassi. L'image n'est pas tout. Maintenant, il le sait.

2

ARTHUR ASHE

Les combats d'un géant

« **A**liez, papa ! Nous tiendrons le coup tous les deux ! » Le petit garçon n'a pas encore sept ans. Il vient d'apprendre la mort de sa mère. C'est un moment terrible et le monde semble se dérober sous ses pas. Mais c'est lui, avec ses simples mots d'enfant, qui tente de réchauffer le cœur de son père désespéré. Même sans Mattie Ashe, la vie continue, parce qu'il le faut bien.

Arthur Ashe père et fils vivent tous deux dans une petite maison de Brook Field Park, le quartier noir de Richmond, Virginie. Leur vie n'est pas toujours facile. Arthur Sr, le policeman, est fier d'Arthur Jr, né le 10 juillet 1943, mais n'a que peu de temps à lui consacrer. Livré à lui-même par la force des choses, le garçon rejoint dès qu'il le peut les copains de sa rue.

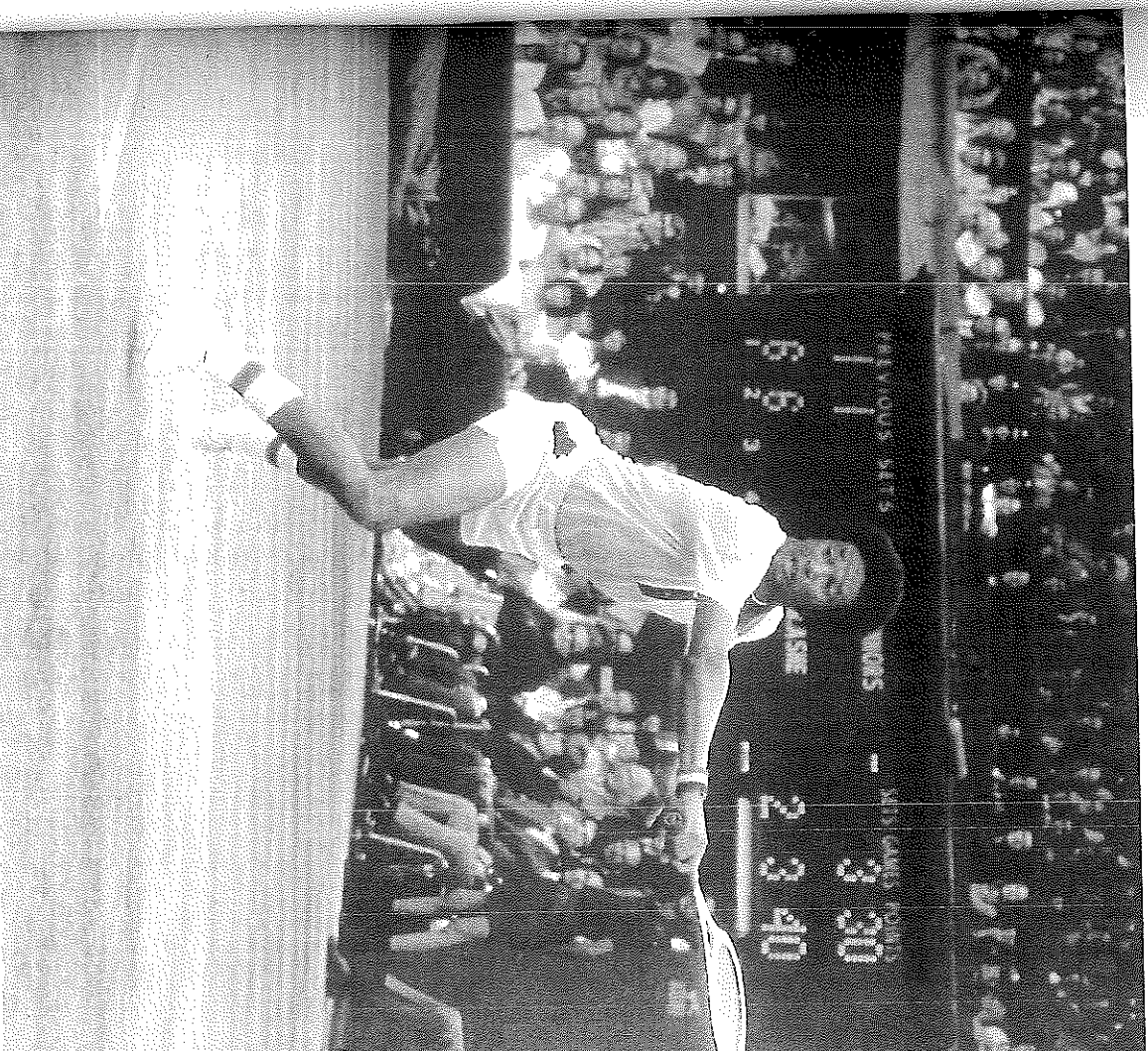
Pour les enfants délaissés, la rue est souvent une impasse. À Brook Field, elle mène à des courts de tennis. Et à Ronald Charity, l'un des meilleurs joueurs noirs du pays. Pendant trois ans, il lui enseigne les bases. Et le talent éclôt. À l'âge de dix ans, Arthur est déjà si fort qu'il lui faut un entraîneur personnel. Charity

convainc son père et introduit Arthur auprès d'un certain Robert Walter Johnson, médecin de son état. Une rencontre décisive.

Robert Walter Johnson est un personnage considérable, un pionnier à sa manière. Diplômé de l'université Lincoln, il est le premier Afro-Américain à gagner le droit de pratiquer la médecine à l'hôpital de Lynchburg, en Virginie. Tennisman émérite, il met au point un programme de développement du tennis pour les jeunes Afro-Américains, fonde un camp d'entraînement, recrute des enseignants. En ces temps de ségrégation, les courts de tennis publics sont interdits aux Noirs. L'académie de Robert Walter Johnson accueille les enfants, prenant tous les frais à sa charge.

Johnson est l'entraîneur personnel des gamins les plus doués. Il a remarqué et formé Althea Gibson, future gagnante à Roland Garros (1956), Wimbledon et Forest Hills (1957 et 1958), plus de quarante ans avant les sœurs Williams ! Il va faire d'Arthur Ashe Jr un champion. « Aucun homme en dehors de mon père n'a fait autant pour moi. C'est lui qui m'a appris à jouer. »

Arthur Ashe sera désormais premier partout. Premier Noir à disputer les championnats du Maryland. À multiplier les succès en tournois à travers le pays. À être remarqué par *Sports Illustrated*, qui publie son portrait dans son numéro du 12 décembre 1960. À disputer la Coupe Davis pour les États-Unis, en 1965. En obtenant un diplôme de commerce à l'université UCLA (University of California, Los Angeles), il est le premier membre diplômé de la famille de son père. Parce qu'il est noir. « Si j'avais été blanc, peut-être n'aurais-je pas eu la volonté et la discipline nécessaires », dira-t-il.



Finale de Wimbledon 1975. Arthur Ashe bat Jimmy Connors (n° 1 mondial).

En 1968, il sort officier de West Point, le Saint-Cyr américain.

La même année, il dispute le premier US Open et bat en finale le Néerlandais Tom Okker ! Arthur Ashe est encore amateur. Il doit donc refuser les quatorze mille dollars promis au vainqueur. C'est Okker, le battu, qui les empoche. Premier Noir vainqueur à Forest Hills et en grand chelem, il est aussi le premier à remporter la Coupe Davis, la même année face à l'Australie, tenant du titre depuis quatre ans ! Tout au long de sa carrière, il remportera trois tournois du grand chelem et quatre Coupe Davis, sur un total de huit finales.

Une autre histoire, toutefois, ne cesse de l'obséder. Une histoire bien plus forte que le tennis : la condition des Noirs aux États-Unis. Les souvenirs de l'enfance sont encore trop présents, quand la ségrégation raciale était la norme. Arthur Ashe dépasse vite sa condition d'athlète pour se révéler en leader d'opinion, en humaniste, en éducateur, ne supportant ni la misère ni l'injustice. Sans violence ni provocation, Arthur dit toujours ce qu'il pense. Et fait toujours ce qu'il dit. En 1970, il déclare : « Aux États-Unis, la communauté noire ne pèse pas lourd dans le PNB. C'est pourquoi son influence est nulle par rapport à celle de la communauté juive, par exemple. Ce que je veux, c'est alerter l'opinion américaine sous-informée sur le problème noir. »

Le « problème noir », à l'époque, se cristallise en un pays : l'Afrique du Sud. « Comment, fait-il remarquer, demander aux Noirs, dont une grande partie vit dans la misère, de s'intéresser aux problèmes de leurs frères sud-africains ? » En 1971 et 1972, ses demandes de visa sont rejetées par les autorités sud-africaines.

Dans le même temps, il obtient le droit de jouer et de visiter le pays avec l'équipe de France, qui compte dans ses rangs le Néo-Calédonien Wanaro N'Godrella. En novembre 1973, l'obscuration d'Arthur Ashe et l'aide de son ami Cliff Drysdale, le meilleur joueur sud-africain, payent : il est admis à participer aux Internationaux d'Afrique du Sud. Dans la hiérarchie du circuit, le tournoi se situe alors juste en dessous de ceux du grand chelem.

En dix jours passés à Johannesburg, Arthur Ashe vit un résumé saisissant de sa carrière et de sa vie. Enfant, il n'avait pas accès au club municipal de Richmond avant d'y jouer une rencontre de Coupe Davis. Il a dû se battre pendant trois ans pour jouer au pays de l'apartheid et parvient en finale du tournoi, seulement stoppé par Jimmy Connors. Sa victoire aurait provoqué un tsunami ; sa défaite lui vaut des commentaires blessants. « C'est la cause du gouvernement que vous servez en venant ici, pas la nôtre. Restez chez vous, c'est mieux », critiquent ses « frères noirs ».

Arthur Ashe ne veut voir, de son aventure, que l'aspect positif. « Peu après mon départ, le ministre des Sports a accordé aux Noirs l'autorisation de participer à tous les tournois locaux du Sugar Circuit. Mon premier résultat concret. » Ashe a pu, de surcroît, visiter le *township* de Soweto. Il a rencontré des journalistes noirs, engagé le débat sur l'apartheid dans l'enceinte de la prestigieuse université de Stellenbosch. « L'auditoire était mixte. Le professeur, un Blanc, s'est montré éloquent au moment de défendre la politique de son gouvernement, proclamant haut et fort que tous les Sud-Africains avaient les mêmes droits au regard de la

le sida. « Avoir le sida, dit-il, c'est comme vivre dans le couloir de la mort sans savoir quand on sera appelé. »

Ashe meurt dans la nuit du 6 février 1993. Quand Yannick Noah apprend son décès, il reste inconsolable. Arthur a tant compté pour lui. « C'est lui qui m'a découvert au Cameroun. Lui qui m'a donné un rêve. Lui qui fut à mes côtés pour mon premier Wimbledon. C'est à Richmond, sa ville natale, que j'ai gagné mon premier grand tournoi. » Il revoit le révérend Jesse Jackson, militant de la cause noire, ancien candidat à l'investiture démocrate aux élections présidentielles américaines, priant et tenant la main du malade dans sa chambre d'hôpital : « Arthur était fatigué, mais tellement digne. »

Aujourd'hui encore, Yannick reste hanté par le souvenir d'Arthur. « À chaque fois que je donne un autographe, je pense à lui. Arthur, c'est un homme avec une aura. Un petit mec fragile est venu un jour dans la paume de sa main, c'était moi, il aurait pu m'écraser, me jeter. S'il ne m'avait pas donné sa raquette lorsque j'avais onze ans ou le poster qu'il m'a signé, je n'aurais rien fait au tennis. Il a permis à mon rêve d'exister. Arthur, c'est ma vie et c'est la vie pour moi. Il n'est pas mort. Son aura continuera à me guider. »

Yannick Noah fut de ceux qui portèrent le cercueil d'Arthur Ashe lors de son enterrement, à Richmond. Alors président des États-Unis, Bill Clinton lui rendit le plus juste des hommages : « Durant les dernières années de sa vie, il a continué à se battre sans relâche pour les autres, affrontant une maladie qu'il ne pouvait vaincre. C'était un vrai héros américain et un merveilleux exemple pour tous. »

Jusqu'au bout il est resté fidèle à son combat contre l'apartheid. Trois ans avant sa mort, à sa sortie de prison, Nelson Mandela n'avait-il pas souhaité qu'Arthur Ashe soit la première personne qu'il rencontre aux États-Unis ?

En septembre 1997, le nouveau central de Flushing Meadows sera baptisé Arthur Ashe Stadium. Pour que nul n'oublie ce que l'homme a apporté à son sport, à son pays, à son monde. S'il avait assisté à l'élection de Barack Obama, il aurait constaté à quel point ses combats sont gagnants...

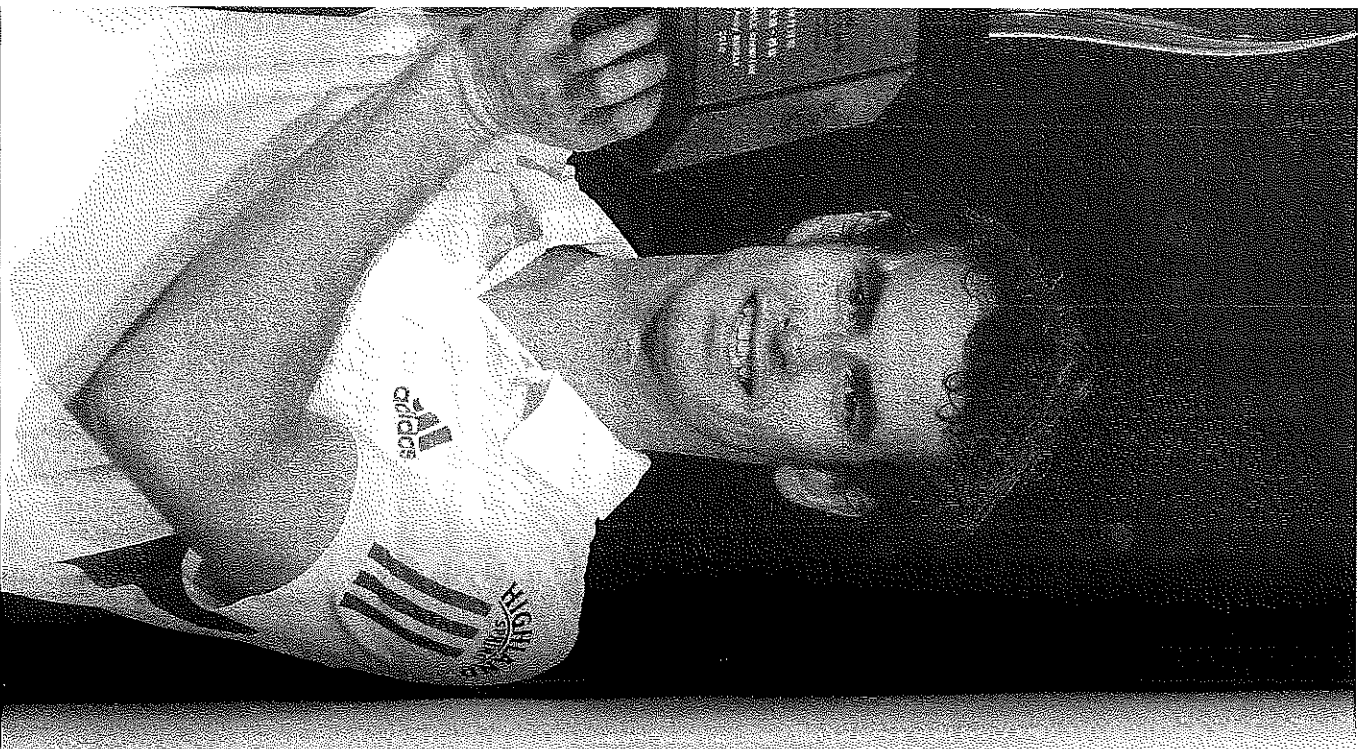
ANDY MURRAY

Le rescapé de Dunblane

Mercredi 13 mars 1996. C'est un jour ordinaire à Dunblane, Écosse. Comme chaque matin, à 8 h 45, sept cent vingt-sept enfants se retrouvent dans la cour de l'école primaire de la ville. Parmi eux, les frères Murray : Jamie, l'aîné, dix ans, et Andrew, de quinze mois son cadet. Un quart d'heure plus tard, chacun regagne sa classe pour le début des cours.

9 h 15. Leur institutrice Gwen Mayor en tête, les vingt-neuf élèves de première année, âgés de cinq et six ans, se dirigent vers la salle de gymnastique. 9 h 30. Un homme pénètre à son tour dans le gymnase, portant quatre armes de poing. L'horreur dure trois minutes. Le temps qu'il faut à l'homme pour abattre l'enseignante et quinze petits enfants et en blesser quatorze autres.

Gré victorie en Masters Serie pour Andy Murray à Shanghai (octobre 2010) après avoir battu Roger Federer en finale.



Le meurtrier retourne alors l'une des armes contre lui et se donne la mort.

Andrew Murray était sur le point de rejoindre le gymnase. Comme tout le monde, il entend les coups de feu et se réfugie avec son frère dans le bureau du directeur, jusqu'à l'arrivée de la police et des secours. Les blessés sont évacués vers l'hôpital de la ville. Certains sont dans un état très grave. Un seizième enfant décède peu après son arrivée. Dunblane est sous le choc.

Des années plus tard, Judy Murray, maman de Jamie et Andrew, n'a rien oublié. « À cette époque, j'avais un magasin au centre de Dunblane et je connaissais beaucoup de familles dont les enfants fréquentaient cette école. Soudain, quelqu'un a surgi dans la boutique pour me dire qu'un homme venait de trouver la mort dans la cour de récréation. Il était quasi impossible de s'approcher car la police avait bloqué tout le quartier. J'ai dû abandonner ma voiture pour rejoindre les parents qui attendaient devant l'entrée. Des heures d'angoisse plus tard, Andrew et Jamie me sont enfin apparus. Je les ai serrés contre moi puis je les ai ramenés vers la voiture en leur expliquant le plus doucement possible ce qui venait de se passer. »

Andrew Murray, son fils cadet, est un enfant prometteur. Né le 15 mai 1987 dans cette bourgade de huit mille habitants, à une cinquantaine de kilomètres d'Édimbourg, il a tenu sa première raquette à l'âge de deux ans en jouant avec des balles en mousse contre son frère. À cinq ans, il dispute son premier tournoi en participant à l'épreuve des moins de dix ans au Dunblane Sports Club. À huit ans, il est intégré dans l'équipe numéro 3 du club.

Ce 13 mars 1996, Andy est un survivant. Il ne le sait pas encore mais il connaît le meurtrier fou. Ce dernier, Thomas Watt Hamilton, un célibataire de quarante-trois ans, est originaire de la ville voisine de Stirling. Pareille tragédie est difficilement prévisible mais le passé d'Hamilton recèle nombre de traces suspectes. En 1974, il est exclu du mouvement scout pour comportement douteux envers des enfants. Puis il ouvre plusieurs clubs de jeunes, dont certains ferment suite à des plaintes de parents. Il fréquente aussi les clubs de tir. Ces éléments ne suffisent toutefois pas à la police pour l'envoyer en prison, voire à l'asile. Et un jour, Hamilton commet l'irréparable. Andrew Murray n'a pas pleinement conscience de la tragédie. Il n'est qu'un enfant et mettra des années à réaliser. En septembre 2003, il se confie au quotidien britannique *The Independent* : « Ce qui m'a le plus choqué, c'est que je connaissais bien le type qui a tiré. Beaucoup de garçons de l'école fréquentaient son club. Qu'il soit venu tuer des enfants était très difficile à croire. Des frères et sœurs de certains de mes amis ont été tués et j'aurais pu être l'un d'eux. »

À quinze ans, en 2001, Andrew quitte l'Écosse. Il part pour Barcelone, où il poursuit sa formation à l'académie Casal-Sanchez. Il s'affirme rapidement comme l'un des meilleurs juniors du monde et remporte l'US Open de la catégorie en 2003. Un an plus tard, à l'âge de dix-huit ans, il est sélectionné avec la Grande-Bretagne pour affronter l'Autriche en barrage de Coupe Davis, chaperonné par son aîné Tim Henman.

Il refuse désormais de parler de Dunblane. Sa mère : « Il n'aime plus qu'on parle de ça aujourd'hui. D'ailleurs, quand il s'inscrit

dans un tournoi, il dit toujours qu'il est originaire de Stirling plutôt que Dunblane afin que les gens ne fassent pas le lien avec cette tragédie. »

Ce black-out ne l'a empêché ni de grandir, ni de mûrir. Au contraire, il lui a forgé un mental d'acier. C'est un rescapé, la mort n'a pas voulu de lui. Marielle Jimenez, psychologue du sport : « C'est ce qu'on appelle la résilience. Avoir survécu à un tel drame lui a donné une confiance extraordinaire. Il est mieux armé pour faire face aux péripéties de la vie. C'est d'ailleurs l'un des points communs de certaines grandes destinées : on s'aperçoit souvent que des personnalités ont un trou dans leur histoire personnelle et que c'est en le dépassant qu'elles ont façonné leur réussite. »

Andrew Murray possède une personnalité au charisme singulier. Caractériel comme l'était un John McEnroe, il peut piquer des colères mémorables, crier sa rage sur le court, hurler à son coach l'étendue de sa frustration. Mais ses qualités de battant hors du commun et son ego surdimensionné l'empêchent d'abdiquer contre qui que ce soit. Il s'est ainsi révélé en 2008, en battant Roger Federer au premier tour à Dubaï, puis Rafael Nadal en demi-finales à l'US Open. À chaque fois, son visage ne dévoile nulle trace d'émotion ; à ses yeux, c'est comme si un tel événement devait arriver.

En juin 2008, son autobiographie, *Hitting Back*, est publiée en Grande-Bretagne. Murray revient enfin sur le massacre de Dunblane. « Je ne me souviens de ce jour que par bribes. Je sais seulement que j'étais dans une classe en train de chanter avant de partir pour le gymnase où la tuerie a eu lieu. Ma mère avait déjà

pris le meurtrier dans sa voiture et ça fait bizarre de penser que j'avais été assis à côté de lui. C'est probablement l'une des raisons pour lesquelles je n'aime pas revenir sur cette histoire. C'est trop difficile de me dire que c'était quelqu'un que je connaissais. [...] Mon cerveau ne peut concevoir que ce type était un meurtrier et qu'il ait pu vouloir s'en prendre à nous. »

Début 2010, Andrew Murray est numéro 5 au classement mondial de l'ATP. Il a brièvement occupé la deuxième place au cœur de l'été 2009, quelques semaines après avoir atteint les demi-finales à Wimbledon. Avec quatorze tournois professionnels à son palmarès, il est l'un des plus grands espoirs du circuit, juste derrière les Djokovic et autres Del Potro.

Son caractère débordant le rend parfois antipathique aux yeux du public. Mais son génie créatif lui permet de rêver, à terme, à une place de numéro 1 mondial. Et le rêve durera aussi longtemps qu'il gardera en lui cette fracture et cette haine. Comme un ultime héritage de Dunblane.

MARTINA NAVRATILOVA

L'évadée politique

Martina Navratilova a toujours entretenu un rapport intime à la liberté. Question de naissance, probablement. Elle voit le jour à Prague le 18 octobre 1956, au temps où le glaci sovietique fige l'Europe centrale. Quelques jours après sa naissance, les chars sovietiques répriment dans le sang l'insurrection de Budapest. Elle n'a pas douze ans quand les blindés du pacte de Varsovie mettent brutalement fin au « printemps de Prague » de 1968...

Peu après, à l'issue d'un premier séjour en Allemagne, Martina goûte à la liberté et prend en aversion le despotisme bureaucratique de son pays. Elle veut voyager. Pour être libre. Et devenir la meilleure joueuse du monde. À quinze ans, elle est déjà championne de Tchécoslovaquie. C'est une jeune femme volontaire et prodigieusement douée, qui se révèle vite comme l'une des meilleures jeunes du Vieux Continent.

La meilleure joueuse de tous les temps en route ici pour son 9^e sacre à Wimbledon, en 1990.



Derrière le rideau de fer, le voyage est alors un combat. Pour les sportifs d'Europe de l'Est, chaque déplacement dépend du bon vouloir des fédérations, qui décident des carrières et peuvent préempter jusqu'à 70 % des gains perçus par les athlètes. En 1973, Martina découvre les États-Unis. Elle doit affronter Chris Evert au tournoi d'Akron et recrute un agent américain pour obtenir du gouvernement tchécoslovaque un accord concernant ses *prize-money*. Après négociations, Martina réussit à n'abandonner que 20 % de ses gains ! Elle qui rêve d'Amérique depuis toujours s'enivre de liberté et d'une nourriture grasse et sucrée, qui la voit s'arrondir d'une dizaine de kilos...

C'est en Floride, à Orlando, qu'elle remporte son premier titre en simple, le 16 septembre 1974. Martina retourne aux États-Unis au début de l'année 1975. À la dernière minute, elle décide de prolonger son séjour pour disputer un tournoi supplémentaire. Dès son retour à Prague, Martina est convoquée par les autorités. On lui reproche de trop « s'américaniser ». On la menace à mots couverts. Meilleure joueuse du pays, elle est toutefois autorisée à jouer à Roland Garros et Wimbledon.

À Paris, elle change d'hôtel sans avertir ses autorités de tutelle : elle est privée de la Coupe Annie-Soisbault, une sorte de Fed Cup des jeunes filles, qui se déroule au Touquet en juillet 1975.

Le monde se partage alors politiquement et militairement entre deux blocs, l'Est et l'Ouest, qui s'affrontent à fleurets mou-chetés. Le sport en subit les conséquences : le double boycott des Jeux olympiques de 1980 et 1984 en est la preuve la plus visible. Au Kremlin, Leonid Brejnev impose une ligne stalinienne qui

rejaillit sur les nations européennes soumises à son influence. Et les fédérations sportives de ces nations durcissent leur emprise sur les athlètes. En cette année 1975, parallèlement, le tennis féminin, moins valorisé que son équivalent masculin (cf. p. 157, « Bobby Riggs, "La Bataille des sexes" »), connaît une métamorphose décisive. Le WTA Tour et son classement mondial font leur apparition. Au début de l'été, le circuit est dominé par l'Américaine Billie Jean King, inlassable militante des causes féminines.

C'est dans ce double contexte qu'il faut replacer le destin de Martina Navratilova. Elle vient d'avoir dix-huit ans, perd la finale de Roland Garros contre Chris Evert, la rivale de sa vie. Elle est la digne héritière de la brillante école tchécoslovaque et de ses fleurons : Jaroslav Drobný, champion de Roland Garros en 1951 et 1952 et de Wimbledon en 1954, ou encore Jan Kodeš, vainqueur à Roland Garros en 1970 et 1971 et à Wimbledon en 1973. Le 5 septembre, Martina est à nouveau battue par Chris Evert en demi-finales de l'US Open à Forest Hills.

Mais le résultat, honorable, n'a guère d'importance. L'essentiel est dans l'après-match. Martina provoque une conférence de presse qui fait basculer sa vie. « J'ai choisi de demander l'asile politique aux États-Unis. » Passé le choc initial de l'annonce, Martina dévoile tout. « J'ai cette idée en tête depuis environ six mois. Cela devient de plus en plus difficile pour moi d'aller disputer des tournois à l'étranger. À chaque fois que je veux partir, ce sont des discussions à n'en plus finir et le gouvernement ne m'accorde que des visas de trois mois. »

sur sa décision. Le pays ne lâchera pas sa joueuse facilement. À Denver, elle est approchée par un membre de l'ambassade tchécoslovaque à Washington. Tant qu'elle n'a matériellement pas sa carte verte, elle redoute un enlèvement.

Pendant longtemps, Martina se renseignera sur le trajet des avions qu'elle empruntera afin de ne jamais survoler de pays communistes et se méfiera des restaurants et des taxis, lieux propices aux enlèvements.

Martina Navratilova devra patienter encore quatre ans avant de revoir sa mère, lors de son deuxième titre à Wimbledon, en 1979. Entre-temps, son père a été chassé de son travail et sa sœur Jana exclue du Sparta Tennis Club et interdite d'études supérieures. Elle qui voulait être la meilleure joueuse du monde entame un long règne au sommet, pendant lequel elle se bâtit un palmarès hors norme. Dix-huit titres du grand chelem en simple, dont neuf à Wimbledon, et huit victoires au Masters! Elle reste numéro 1 mondiale durant sept saisons. En 1983, elle ne perd qu'un seul de ses quatre-vingt-sept matchs, un record absolu, et remporte même six tournois du grand chelem d'affilée, de Wimbledon 1983 à l'US Open 1984. Ce n'est pas le grand chelem au sens strict. C'est encore plus fort.

Depuis 1975, Martina n'est pas retournée à Prague. En juillet 1986, après onze ans d'absence, elle va retrouver la capitale de son pays. Les États-Unis lui ont offert la nationalité américaine en 1981 ; elle représente son nouveau pays lors de la finale de la Fed Cup, qui se déroule à Prague. Le retour l'angoisse terriblement et son père doit la rassurer. Mais jamais, dans ses rêves les plus

fous, elle n'aurait pu imaginer l'accueil que lui réserve le public pragois. Durant la présentation des équipes et la diffusion de l'hymne tchèque, elle ne peut contenir son émotion ; Chris Evert ressent son désarroi et lui tient la main. Après sa victoire décisive contre la numéro 1 locale, Hana Mandlikova, Martina prend le micro. Dans sa langue maternelle, elle lâche ces quelques mots : « J'espère ne pas devoir attendre onze ans pour vous revoir. » C'est alors une interminable ovation, qui lui arrache des larmes d'émotion.

L'admiration de son peuple, elle la doit tant à son parcours sportif qu'au courage dont elle a fait preuve dans sa lutte contre la bureaucratie communiste. La presse officielle a réussi à ne jamais citer son nom, pas même dans le programme officiel de la finale où le cahier officiel retraçant la carrière de Martina a été interdit par le parti communiste local. Le lendemain de la finale, *Rude Pravo*, le plus grand quotidien du pays, ne publie que deux photos : une de Mandlikova, une autre d'Helena Sukova, la fille de Vera. Et dire que trois ans plus tard, en 1989, le rideau de fer se levait à jamais...

MONICA SELES

Un coup de poignard à l'âme

Monica Seles a toujours été précoce. À l'âge de cinq ans, dans sa Yougoslavie natale, elle s'initie au tennis en voulant imiter son frère. La raquette est trop lourde, elle la tient avec ses deux mains. Karoly, son père, dessine un court sur le parking de leur immeuble. Pour tout conseil, il lui dit de viser les lignes en frappant aussi fort que possible. À neuf ans, elle est la terreur des compétitions de jeunes. Repérée par Nick Bollettieri lors de l'Orange Bowl 1985, elle émigre en Floride, suivie de sa famille.

Premiers pas sur le circuit WTA à l'âge de quatorze ans : au premier tour du tournoi de Boca Raton, le 7 mars 1988, elle élimine la 31^e joueuse mondiale, Helen Kelesi ! Elle frappe dans la balle comme une possédée, ponctue chaque coup d'un hurlement strident, arbore un jeu de fond de court d'une sauvagerie, d'une puissance comme on n'en a jamais vu : la griffe de l'académie Bollettieri.

Hambourg, 30 avril 1993, contre Maleeva. Cette blessure marquera la fin de sa domination sur le tennis féminin.



Deux ans plus tard, la gaminne précoce s'est muée en championne prodige. À seize ans et six mois, Monica Seles devient la plus jeune gagnante de l'histoire de Roland Garros en battant Steffi Graf en finale (7-6, 6-4). C'est son cinquième tournoi consécutif. Quatre semaines plus tôt, elle a torpillé Martina Navratilova à Rome, 6-1, 6-1, en cinquante minutes. « J'ai eu l'impression d'avoir été renversée par un camion », gémit la meilleure joueuse des années 1980.

Une nouvelle ère commence pour le tennis féminin. Jusqu'alors, l'Allemande Steffi Graf dominait sans partage. Elle restait sur une série record de treize finales consécutives en grand chelem, dont neuf victoires. En 1988, elle a réalisé le troisième grand chelem du tennis féminin, les Jeux olympiques en prime. Puis surgit cette petite teigne au nez pointu et aux insupportables cris, qui joue comme si sa vie dépendait de chaque point gagné, avec une rage, une férocité d'un autre monde. Et un sens du show affirmé : pour son premier Roland Garros, en 1989, elle offre des fleurs au public en rentrant sur le court...

Graf-Seles : l'une des plus grandes rivalités de l'histoire du sport. Plus intense encore que les duels Evert-Navratilova des années précédentes. Et Seles prend le dessus. De son premier triomphe à Roland Garros à l'Open d'Australie 1993, elle rafle huit des douze tournois du grand chelem mis en jeu. Autant de titres majeurs à un si jeune âge : plus fort encore que l'Américaine Maureen Connolly, l'étoile des années 1950.

Numéro 1 mondiale depuis sa victoire à l'Open d'Australie 1991, elle enchaîne deux petits chelems consécutifs ; seul Wimbledon se refuse à elle.

Elle attaque l'année 1993 par une troisième victoire consécutive en Australie, face à Steffi Graf (4-6, 6-3, 6-2). Et l'on commence à reparler de grand chelem. « En 1991 et 1992, j'ai eu plutôt de la chance de gagner trois des quatre tournois majeurs. Faire un grand chelem me paraît irréalisable », tempère Monica. Février : à l'occasion du premier Open Gaz de France que je viens de contribuer à créer en tant que directeur d'IMG McCormack, elle s'incline après une finale mémorable face à Martina Navratilova, 7-6 au tie-break du dernier set. Souffrant d'un virus, elle doit se retirer des tournois suivants.

Son retour est programmé pour la Citizen Cup d'Hambourg, fin avril. Monica remporte facilement ses deux premiers matchs.

Vendredi 30 avril. Seles affronte Magdalena Maleeva en quarts de finale du tournoi. Elle mène 64, 4-3, service à suivre, regagne sa chaise avant le changement de côté. Soudain, les sept mille spectateurs entendent un cri de terreur. La jeune femme se lève d'un bond, fait quelques pas sur le court, se touche le haut du dos puis s'écroule. Alors que Monica s'allonge sur le court en grimaçant, soutenue par des officiels, la confusion gagne les gradins. Très vite, un spectateur est maîtrisé par la sécurité. Il a profité d'un instant d'inattention du garde du corps pour planter un couteau de cuisine entre les omoplates de la championne.

L'homme s'appelle Günter Parche. C'est un ouvrier de trente-huit ans, célibataire, au chômage depuis deux ans, originaire de l'ex-RDA. Parche est un passionné de sport. Il idolâtre Steffi Graf. Les murs de sa chambre sont tapissés de photos de la championne

qu'il paie parfois cher, en dépit de ses moyens modestes. Il est souvent considéré comme un type étrange, simple d'esprit, mais n'a jamais montré de comportement agressif. « Son seul ami est la télévision. Il la regarde à longueur de journée », témoigne sa tante, chez qui il a été élevé. Parche ne manque jamais un match de Steffi Graf.

Depuis quelque temps, le chômeur trop tranquille ourdit un plan délirant : anéantir la suprématie de Monica Seles, coupable, à ses yeux, d'avoir usurpé la première place mondiale à sa chère Steffi. Parche se rend à Hambourg dans la ferme intention d'agir. Il paie sa place au stade et attend. Aux policiers venus l'arrêter, il avouera avoir « attendu quatre jours avant que l'opportunité se présente », 6-4, 4-3 pour Seles. Parche se lève, enjambe le parapet, s'approche par derrière, sort d'un sac en plastique un couteau long de vingt-trois centimètres et l'enfonce dans le dos de sa victime. À ce moment précis, Monica Seles se penche pour poser son gobelet. Un geste qui lui sauve la vie. Le médecin du tournoi témoigne : « Monica a eu beaucoup de chance. Si le couteau avait sectionné une artère, elle serait morte en quelques minutes d'une hémorragie. »

Un silence total s'est abattu sur le court central. Monica est évacuée sur une civière avant d'être transportée à l'hôpital, sans que l'on connaisse la gravité de son état. La lame n'a atteint que des tissus musculaires, provoquant des lésions superficielles. Comme si l'agresseur n'avait pas voulu forcer. La blessure est recousue sur-le-champ. Aux policiers, Parche révèle son mobile. « Je n'ai pas eu l'intention de la tuer. Je voulais simplement

l'empêcher de garder sa place de numéro 1 devant Steffi Graf. » Une version qu'il confirmera au tribunal, durant son procès.

L'affaire fait le tour du monde. Le tennis est sous le choc. Dans sa chambre d'hôpital, un second choc attend Monica Seles lorsqu'elle reçoit la visite d'une policière. « Cette femme m'a montré un couteau. Il était long et acéré. Elle m'a dit que c'était un couteau à désosser. Parche avait expliqué que, lorsqu'il vivait chez sa tante, il s'en servait pour découper des saucisses. Une autre femme me traduisait ses propos et j'entendais ces mots : désosser et saucisses. Puis ils m'ont montré ma chemisette pleine de sang. C'est là que je me suis effondrée. Tout m'est subitement revenu », confiera-t-elle longuement au magazine américain *Sports Illustrated*.

La jeune femme de dix-neuf ans subit alors une nouvelle contrariété. Le tournoi n'est pas annulé, ce qui lui semble incompréhensible compte tenu des circonstances. Arantxa Sanchez bat Steffi Graf en finale. Le dimanche, alors qu'elle s'apprête à quitter l'hôpital pour rejoindre la clinique de Vail, dans le Colorado, Seles reçoit la visite de la joueuse allemande. « Ce fut un moment très émouvant. Nous avons peu parlé. Nous avons toutes les deux pleuré de longues minutes. »

Sans doute Monica pardonne-t-elle à Steffi d'avoir été la cause indirecte du drame. Sans doute Steffi se sent-elle dégradée par l'amour inconcevable que lui a publiquement exprimé l'agresseur. « Si cela avait été plus grave pour Monica, je n'aurais pas continué le tournoi. Cette agression me touche encore plus parce que cela s'est passé en Allemagne, que l'agresseur est allemand

et apparemment l'un de mes admirateurs. Lorsque je suis allée la voir à l'hôpital, nous avons pleuré. Jamais nous n'avions été aussi proches l'une de l'autre », avouera Steffi.

Lorsqu'elle s'impose à Roland Garros cinq semaines plus tard, Steffi Graf ne fait pourtant nulle mention de Monica Seles dans son discours, lors de la remise des prix. Comme si elle avait déjà gommé de sa mémoire ce triste vendredi. Il y a plus ennuyeux. À l'exception de Gabriela Sabatini, l'ensemble des joueuses refuse d'accorder à Seles un classement protégé en attendant son retour sur les courts. Ce 30 avril, serait-elle devenue la paria du circuit ?

Avant l'agression, Monica Seles, il est vrai, n'était pas la plus populaire des joueuses. On lui reprochait une certaine arrogance, sa domination dérangeait; les cris qu'elle lâchait à chaque coup suscitaient de plus en plus d'agacement. Lors de la dernière finale de Wimbledon, face à Graf, n'avait-elle pas été contrainte au silence par les plaintes répétées de ses adversaires et les moqueries des tabloïds anglais ?

La convalescence se prolonge. Elle fait du canoë, du camping, va pêcher pour la première fois de sa vie. Mais elle ne joue pas. L'année 1993 est fichue. Wimbledon et l'US Open la voient déclarer forfait. En son absence, Steffi Graf gagne tout et récupère sa place au sommet du classement. Monica souffre. Le 30 août, elle étale son amertume lors d'une conférence de presse à Flushing Meadows. « J'aurais aimé qu'on me propose de rester co-numéro 1. J'ai été poignardée parce que j'étais première, sans qu'il m'ait été possible de faire quoi que ce soit. Quelque

part, mon agresseur a obtenu ce qu'il voulait. Mais les joueuses ont toutes voté contre, sauf Gaby... » Elle stigmatise au passage l'indifférence de Graf: « J'aurais aimé que Steffi se manifeste de nouveau pour me demander comment je me sentais. » Monica se sent seule, se sent mal. « J'ai essayé de rejouer mais je ne peux pas taper normalement... »

Constat d'impuissance. Spirale négative. Dépression. « Je m'entraînais et me rééduquais. Je n'avais pas eu un moment pour m'asseoir et me demander si j'allais bien ou pas. Puis je me suis retrouvée en vacances et tous ces souvenirs sont revenus. Qu'était-il arrivé ce 30 avril ? Toutes mes craintes ont ressurgi et je me suis trouvée aspirée par ce tourbillon au point de ne plus pouvoir dormir. » Elle reste éveillée toute la nuit, dans sa chambre, assise, à ressasser l'instant maudit. « J'éclatais en sanglots et je me disais: pourquoi je ne joue pas ? »

Le 13 octobre 1993, Günter Parche est condamné à deux ans de prison avec sursis, assortis de l'obligation de suivre des soins psychiatriques. Le voilà libre. Ses aveux complets et spontanés, ses remords, la conclusion du psychiatre de sa prison qui diagnostique une « forte perturbation de la personnalité » doublée d'une « responsabilité atténuée » lui ont valu la clémence du tribunal. Monica Seles se sent bafouée, une fois de plus. Elle décide de faire appel, soutenue par la WTA. Mais le jugement sera confirmé en avril 1995. Günter Parche ne retournera pas en prison...

Le calvaire de Monica Seles ne s'arrête pas à ces nuits sans sommeil, à cet agresseur en liberté, à ce tennis qui ne revient pas,

pour le voyage inaugural du paquebot *France*. En juillet 1913, il remporte la Coupe Davis avec les États-Unis en battant la Grande-Bretagne dans l'ancien Wimbledon. Puis il entre à Harvard.

Septembre 1914. Le *Titanic* n'est plus qu'un mauvais souvenir quand, en quarts de finale du championnat des États-Unis, Richard Norris Williams retrouve l'avocat Karl Howell Behr. La légende veut que ce dernier ait demandé la main de sa femme sur le canot numéro 5 du paquebot naufragé... Richard remporte le match, puis le tournoi. Il récidive deux ans plus tard.

En 1917, lorsque le président Wilson engage les États-Unis dans la Première Guerre mondiale, Richard part au combat. Il en sortira chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la Croix de guerre. La paix revenue, il remporte quatre Coupe Davis comme joueur de double, épreuve dans laquelle il restera invaincu. Il bat notamment par deux fois les Mousquetaires, en 1925 et 1926. Aux Jeux olympiques de Paris de 1924, à trente-trois ans, il obtient une médaille d'or en double mixte avec sa partenaire Hazel Hotchkiss.

Richard Norris Williams se retire du tennis en 1935. Il est désormais banquier d'affaires. Pendant vingt-deux ans, il dirigera la Philadelphia Historical Society. Il s'éteint d'un emphyème le 2 juin 1968, à l'âge de soixante-dix-sept ans. L'année où le tennis devient « open ». Jusqu'au bout, il aura conservé la petite flasque du *Titanic*. On dit que Quincy, son petit-fils, la possède aujourd'hui...

VENUS ET SERENA WILLIAMS

Championnes, mode d'emploi

Il a une belle situation dans l'informatique, mène une vie confortable dans un quartier paisible de Long Beach, la banlieue sud de Los Angeles. Richard Williams joue au golf et soigne l'éducation de ses trois filles, Yetunde, Isha et Lyndrea. Un après-midi de novembre 1978, il suit d'un œil distrait les programmes d'une chaîne de télévision locale lorsqu'un sujet capte son attention. Il est question d'une jeune joueuse de tennis qui vient de gagner quarante mille dollars en remportant le tournoi de Long Beach.

Quarante mille dollars ? Richard Williams n'en revient pas. « À l'époque, il me fallait neuf mois de salaire pour gagner une somme pareille. Cela a fait tilt dans ma tête. Je me souviens d'avoir dit à ma femme : "Nous allons faire deux autres enfants et devenir millionnaires grâce au tennis." » En entendant la prophétie de son mari, Oracene Williams éclate de rire. Mais Richard ne plaisante pas. « J'ai commencé à étudier le tennis de

près alors que je n'y connaissais rien. » Il se met en congé sabbatique, achète des revues spécialisées, loue des vidéos, devient lui-même un très bon joueur.

Il faut croire que Richard a de bons arguments. Venus naît en 1980, Serena suit en 1981. Leur histoire de championnes, prodigieuse avec leurs dix-huit titres du grand chelem à la fin 2009, ne sera pas racontée ici. La programmation de leurs parcours, ses paramètres, ses motivations, est un angle d'attaque bien plus édifiant. La préhistoire est une ère fascinante pour peu qu'on s'y intéresse.

Peu après la naissance de ses filles, une seconde illumination vient à Richard Williams. Déménager, retourner dans le ghetto. La famille quitte Long Beach et part s'installer à Compton, une zone à problèmes de la mégalopole californienne. « Nous avons quitté Long Beach dans le but d'endurcir nos filles. Dans ce quartier blanc, elles ne seraient jamais devenues des championnes. Pour des raisons socioculturelles, beaucoup de champions noirs aux États-Unis viennent des quartiers défavorisés. »

1984. Venus a quatre ans, Serena, trois. Les deux fillettes commencent leur apprentissage à East Rancho Dominguez, une enclave hispanique en plein territoire Blood, l'un des gangs de rue les plus violents de Los Angeles. Durant sept ans, Richard va patiemment leur enseigner toutes les bases du tennis, tout en insistant sur le triptyque inculqué par sa mère lorsqu'il ramassait le coton à Shreveport, en Louisiane : « valeurs, éducation,

Le père de Venus et Serena Williams, celui qui a « façonné » les championnes (Greenlife Resort, Floride, 1992).



famille ». Richard Williams avise, supervise, improvise. Son magistère est tissé de volonté autant que de génie. Pour cultiver la persévérance de Venus et Serena, il engage des *sparring-partners*. Ces derniers doivent reverser la majeure partie de l'argent aux fillettes sans qu'elles sachent d'où provient la manne.

Venus, dont les prédispositions physiques sont hors du commun, va rapidement décoller. À dix ans à peine, elle est classée numéro 1 des moins de douze ans en Californie du Sud. Elle gagne seize tournois d'affilée dont sept sans même perdre un seul jeu. Tous les spécialistes s'accordent à dire qu'elle est très en avance et lui prédisent un avenir brillant. Le grand hebdomadaire *Sports Illustrated* avertit : « C'est la joueuse la plus précoce aux États-Unis depuis Tracy Austin. » Une référence de poids : Tracy Austin fut numéro 1 mondiale à dix-sept ans après avoir remporté l'US Open à seize, un record de précocité qui tient toujours...

À un an d'intervalle, Serena suit le prometteur parcours de sa sœur. Les experts se pressent alors à Compton : l'ancien numéro 1 mondial Jack Kramer comme le renommé Jimmy Evert, père de Chris. Sponsors, médias et agents font le déplacement, manifes-tant leur empressement. Jusqu'au sulfureux Don King, le célèbre promoteur de boxe !

Toute cette agitation est en soi une reconnaissance. Mais Richard Williams doit encore protéger ses filles. Il décide alors de quitter Compton. Toute la famille déménage en août 1991 pour la Floride. L'atmosphère y sera plus tranquille, plus propice à l'épanouissement tennisistique de Venus et Serena. Pour consolider

les liens familiaux, Richard Williams décide de voyager en camping-car. Une véritable migration de quatre mille kilomètres d'un bout à l'autre du pays, qui va durer dix-sept jours. À Grenelle Resort, petit paradis pour golfeurs et tennismen, les attend Rick Macci, qui fut le premier coach de Jennifer Capriati. L'homme platr autant aux filles qu'aux parents.

Rick Macci se souvient : « À leur arrivée, j'ai passé beaucoup de temps sur le court avec elles. J'ai été frappé non seulement par leurs qualités physiques exceptionnelles, mais aussi par leur technique. S'agissant d'enfants du ghetto, je m'attendais à leur trouver des défauts dans la prise de raquette par exemple. En fait, Richard Williams avait fait un travail exceptionnel avec ses filles. » D'un commun accord, Macci et le couple Williams décident d'éloigner les filles de toute compétition pendant dix-huit mois. Le temps pour elles de se concentrer sur le travail de fond et construire les bases de leur carrière. De toutes façons, Venus et Serena n'ont plus rien à gagner en jouant dans leur catégorie d'âge et elles ont déjà la compétition dans le sang. « Vous mettriez du verre pilé sur le court qu'elles continueraient à plonger pour ramasser des balles », s'amuse leur père.

Dotées d'un mental à toute épreuve, les fillettes poursuivent leur apprentissage de championnes. Leur rivalité potentielle ne les effraie pas un instant. « Nous nous entendons très bien toutes les deux. En vérité, il vaut mieux, car nous restons toujours en famille », confie Venus. « Nous n'avons pas d'amis mais, franchement, ça ne nous manque pas : ensemble, on joue à la pougée et aussi avec nos trois chiens, deux beagles et un bâtard... et puis

au Monopoly. Mais c'est toujours Venus qui gagne! », témoigne Serena.

Les sœurs Williams ne craignent déjà personne. À onze ans, Serena décrète qu'elle vise le grand chelem. Lorsque Monica Seles, alors numéro 1 mondiale, s'incline face à Steffi Graf en finale de Wimbledon en 1992, elle récidive : « Je ne voulais pas qu'elle gagne. Pas à cause de ses grognements sur le court, parce que j'en fais, moi aussi. Mais parce qu'elle aurait pu réussir le grand chelem avant notre arrivée sur le circuit et là, je n'étais pas d'accord. »

Venus et Serena n'ont alors que douze et onze ans. Sans le moindre doute, Richard Williams et Rick Macci prophétisent qu'elles s'affronteront en finale à Wimbledon avant l'an 2000. Les deux hommes sont de purs visionnaires. En 1999, Serena triomphe lors de l'US Open ; en 2000, Venus conquiert Wimbledon. Il faut cependant attendre l'US Open 2001 pour voir les deux sœurs s'affronter en finale d'un tournoi du grand chelem. Ce jour-là, Venus, l'aînée, s'impose.

Leur histoire de championnes ? Elles s'affrontent à quatre reprises en finale à Wimbledon (2002, 2003, 2008 et 2009), dont elles gagnent neuf des onze derniers tournois. À ce jour, août 2010, Venus totalise sept titres du grand chelem en simple ; Serena, treize. Serena mène treize victoires à dix dans les duels entre les deux sœurs. Serena est la seule joueuse du XXI^e siècle à avoir remporté les quatre tournois du grand chelem.

Certes, l'une et l'autre ne sont pas les plus populaires. L'extérieur n'a jamais eu beaucoup d'importance à leurs yeux ;

seuls comptent la victoire et le clan. Cependant, Richard Williams peut être fier de lui. Ses deux filles ont validé ses options, cumulant plus de cinquante-trois millions de dollars de gains en tournoi. Quitter sa calme existence d'informaticien n'était sans doute pas une mauvaise idée...